

COLLOQUE SUR LA SANTÉ  
DES TRAVAILLEUSES

## Santé minimum garantie



Photo: Louise de Gernethnic/CSN

**Q**uelles y passent huit ou dix-huit heures par jour, comme ces ouvrières thaïlandaises du textile, les travailleuses vivent des problèmes de santé directement liés aux caractéristiques de leurs emplois. Du 15 au 21 mai dernier, à l'Université du Québec à Montréal, une centaine de chercheuses scientifiques, de syndicalistes et de travailleuses ont tenté d'identifier les problèmes de santé spécifiques aux travailleuses (surtout dans les ghettos d'emploi où elles se retrouvent encore massivement), et de définir les modes de collaboration possibles entre chercheuses, travailleuses et organisations syndicales.

C'était la première fois qu'un colloque international, cette fois organisé par le comité de la condition féminine de la CSN et parrainé par le Bureau international du travail, se penchait sur «les effets des conditions de travail sur la santé des travailleuses». Il en est ressorti entre autres la nécessité d'élaborer une nouvelle vision plus globale du travail des femmes, en tenant compte des heures de travail ménager effectuées (gratuitement) en sus des heures de travail rémunéré. Malgré les clivages économiques et politiques inévitables lors de semblables rencontres internationales, toutes les déléguées ont tenu à articuler ainsi leur présentation - les porte-parole des pays "en voie de

développement» y mettant plus d'insistance encore que les autres.

Michèle Pontbriand est journaliste de formation scientifique et travaille actuellement avec la biologiste Donna Mergler à écrire une série de brochures sur la santé des travailleuses-eurs. C'est de son point de vue de chercheuse qu'elle trace ici les grandes lignes de ce colloque au contenu aussi dense que diversifié.

Je suis sortie de l'UQAM la tête bourdonnante. Quoi dire? Tant de témoignages, d'efforts. La conclusion néanmoins est sans équivoque. La recherche scientifique sur la santé des travailleuses est une «terra incognita» infestée d'ignorance et de préjugés. Les plus

tenaces résultent du fait qu'on ne veut pas reconnaître que les femmes travaillent à l'extérieur de chez elles et que leur travail met en danger leur santé.

Cette vision d'autruche explique le vide dans ce domaine : absence de recherches sur la force physique des femmes, rareté des études sur leurs conditions de travail, de même que d'incroyables distorsions méthodologiques liées à une vision sexiste. Ainsi, un chercheur québécois a étudié récemment les liens entre les radiations et les avortements spontanés. Il a donc comparé les grossesses de femmes exposées aux radiations à celles d'un groupe qu'il avait défini comme non exposé : les conjointes des travailleurs de la même entreprise. Sans s'en rendre compte, il infirmait d'avance ses résultats en reproduisant même en laboratoire un poncif tenace, à savoir que la femme est seule responsable de la reproduction. Comme si les pères exposés aux radiations n'avaient pas pu aussi en transmettre les effets au fœtus! Non, la science n'est pas neutre, soulignait la généticienne Karen Messing dans son introduction au colloque.

**Ghettos d'emploi**

À cause de la division séculaire du travail, les femmes, tant dans les pays industrialisés que dans ceux dits «sous-développés», se retrouvent dans les mêmes secteurs sous-payés d'emploi : l'alimentation (l'industrie agro-alimentaire, l'agriculture), les services (les services domestiques, les hôtels, les magasins, les bureaux, les hôpitaux), les industries manufacturières (le vêtement - en France comme en Afrique du Sud, les femmes occupent 83% de ce secteur - le textile, le montage électronique). Ajoutez à cela le travail de la maison, le soin des enfants, des personnes âgées, du mari, les longues heures quotidiennes de transport et voilà les travailleuses candidates aux accidents de travail, à l'usure précoce, à la maladie, au burn out, au cancer, etc.

Or, depuis quelques années, les femmes syndiquées ont commencé à faire des pressions, à l'intérieur même de de santé, elles ont exigé qu'on fasse enquête et qu'on améliore leurs conditions de travail. C'est le cas des travailleuses des tours à bureaux en France, des femmes dans les abattoirs de poulets au Québec, des femmes italiennes dans l'industrie du textile et du vêtement, des travailleuses de bureaux aux États-Unis.

Les recherches dont il a été question au colloque étaient le fruit d'une collaboration entre chercheuses et travailleuses. Elles visaient à cerner les



Photo: Louise de Grosbois/CSN

conditions de travail et les maladies qu'elles sont associées en tenant compte de l'avis des travailleuses elles-mêmes. Ce qui n'est pas fréquent en recherche scientifique.

### Problèmes comparables

Les conclusions de ces recherches sont identiques partout : le travail des femmes est répétitif, la cadence rapide, la charge mentale élevée ; les femmes doivent demeurer immobiles, assises ou debout, pendant de longues heures. Dans les usines et manufactures, dans les hôpitaux, elles sont exposées au bruit, aux températures élevées ou très froides, à la poussière, aux solvants, aux radiations, et même au formaldéhyde de l'air dans les tours à bureaux ! Elles souffrent de douleurs musculaires, de problèmes vasculaires, digestifs, squelettiques, respiratoires, de maux de dos, de fatigue visuelle, de stress. Les luttes que les femmes ont dû mener pour obtenir la réalisation de ces recherches n'ont pas été faciles. Il a fallu d'abord convaincre les syndicats, majoritairement composés d'hommes, puis développer l'idée que la santé n'est pas seulement une question d'accidents et de sécurité mais une affaire plus globale de bien-être physique et psychologique.

Ces recherches sont-elles valables ? « Tout dépend de notre vision de la science » de répondre Karen Messing. Sous prétexte d'objectivité scientifique, on se borne habituellement à décrire les symptômes sans les mettre en rapport avec les conditions de travail. Les scientifiques qui ont l'audace de le faire et qui tiennent compte de l'avis des travailleurs et travailleuses sont taxé-e-s de manque de rigueur, de psychologisme. Les soi-disants experts iront jusqu'à dire que les conditions de travail ne font que révéler des troubles déjà existants et ne se gêneront pas pour invoquer des arguments sexistes quand les femmes seront mises en cause : « Elles sont toutes des hystériques », ou : « Si la température est trop élevée, c'est parce que les femmes menstruées détraquent la climatisation ! »

### Des rôles complémentaires

Toujours selon la généticienne, les scientifiques peuvent apporter des informations qui ne sont pas disponibles aux travailleuses ou prouver officiellement ce qu'elles savent déjà - par

exemple les effets cachés des radiations - mais, ajoute-t-elle, « ce sont les travailleuses qui connaissent leurs conditions de travail et de santé et c'est à elles de réagir. »

On touche là le délicat problème des rapports entre la recherche et le milieu de travail. Pour Catherine Teiger, du laboratoire de physiologie du travail et d'ergonomie à Paris, il importe de bien définir le rôle et les responsabilités de chacun. Après dix ans d'expérience avec les syndicats, elle reconnaît que ceux-ci ont tendance parfois à trop s'appuyer sur les chercheurs alors que « les connaissances scientifiques sont pleines de trous et (que) les scientifiques sont souvent réticents à donner des résultats dont ils ne sont pas sûrs ». Selon elle, il faut maintenant développer des instruments d'analyse que les travailleurs eux-mêmes pourront utiliser dans leur milieu de travail.

### Au tiers-monde

Qu'en est-il des pays dits « sous-développés » : le Honduras, le Brésil, la Haute-Volta, le Nicaragua, les Philippines, la Thaïlande ? Pour les femmes de ces pays, le problème de la santé des travailleuses se pose autrement. Concentrées majoritairement dans les services domestiques et l'agriculture, elles peuvent travailler jusqu'à 70 heures par semaine. Elles souffrent de malnutrition et d'anémie et sont confrontée chaque jour à des problèmes d'hygiène élémentaire, qui touchent particulièrement leurs enfants : diarrhée, coqueluche, variole, typhoïde.

Peut-on croire que le transfert technologique des pays industrialisés vers le tiers-monde résoudra ces problèmes de disparité ? La contribution de la Thaïlandaise, le Dr Maline Wong Panich, permet d'en douter. En effet, selon une étude effectuée auprès de travailleuses thaïlandaises et japonaises, les conditions de travail et de santé des femmes dans l'industrie du textile sont à peu de choses près identiques dans les deux pays, malgré l'avance technologique japonaise.

### Alternatives

Ce sont les femmes italiennes qui ont développé les alternatives les plus intéressantes. Les 150 heures de cours allouées annuellement aux syndiqué-e-s, les Italiennes se les sont appropriées pour se regrouper et réfléchir ensemble à leurs problèmes, leur sexualité, la contraception et définir les contradictions entre production et reproduction. Elles ont même poussé leur réflexion jusqu'à s'interroger sur leur

participation dans les syndicats existants et sur le marché du travail. « Ce qu'elles veulent, c'est amener une nouvelle vision du travail, dépasser la cible de l'égalité. » précise Cecilia Breggi de la Fédération italienne du travail. « Il faut donner de l'importance à d'autres aspects de la reproduction : les fausses couches, la ménopause, la fertilité, la sexualité, car il ne s'agit pas seulement de reproduction, continue-t-elle, mais de santé et de qualité de vie dans tous les milieux de travail. »

MICHÈLE PONTBRIAND

*Quelles seront les suites de ce colloque ? On prévoit en publier les actes à l'automne ; auront-ils une meilleure couverture de presse que le colloque lui-même, ignoré des médias (pourquoi ? les maladies des couturières sont-elles moins importantes parce que moins spectaculaires que les accidents de travail des ouvriers de la construction ?) et une grande diffusion auprès des syndiqué-e-s ? Surtout, comment se mettront en place, à l'échelle internationale, les structures d'échange et de collaboration jugées nécessaires par toutes les déléguées pour envisager des stratégies concertées et plus efficaces, face aux conditions de travail et de santé des travailleuses ?*

F.G.

